
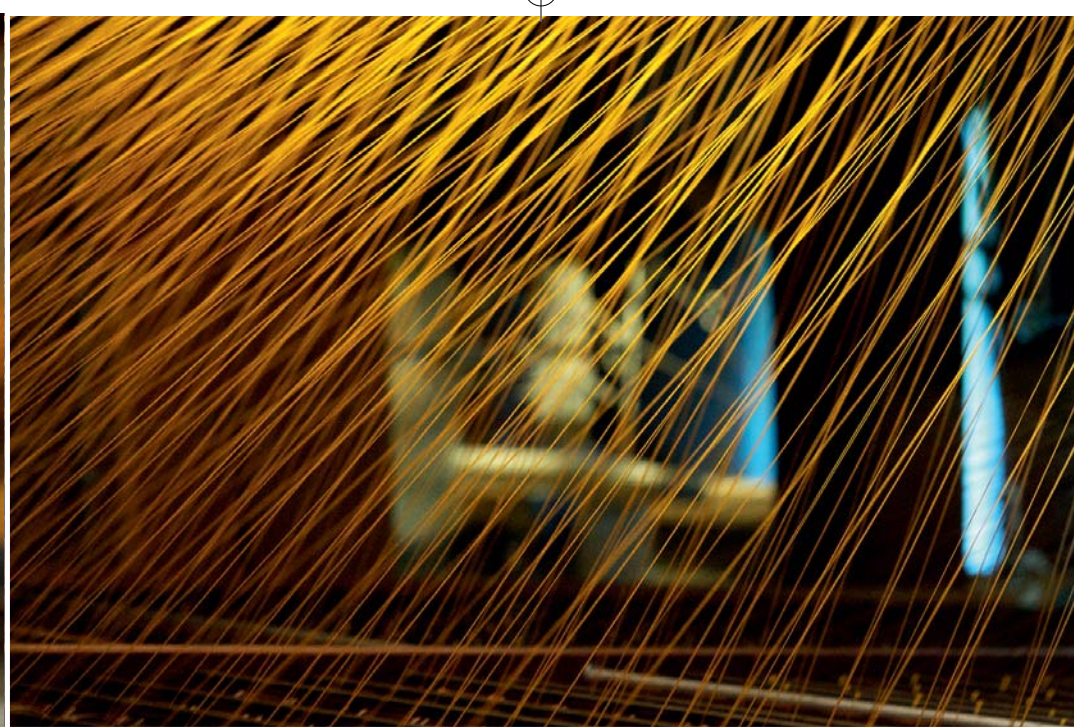
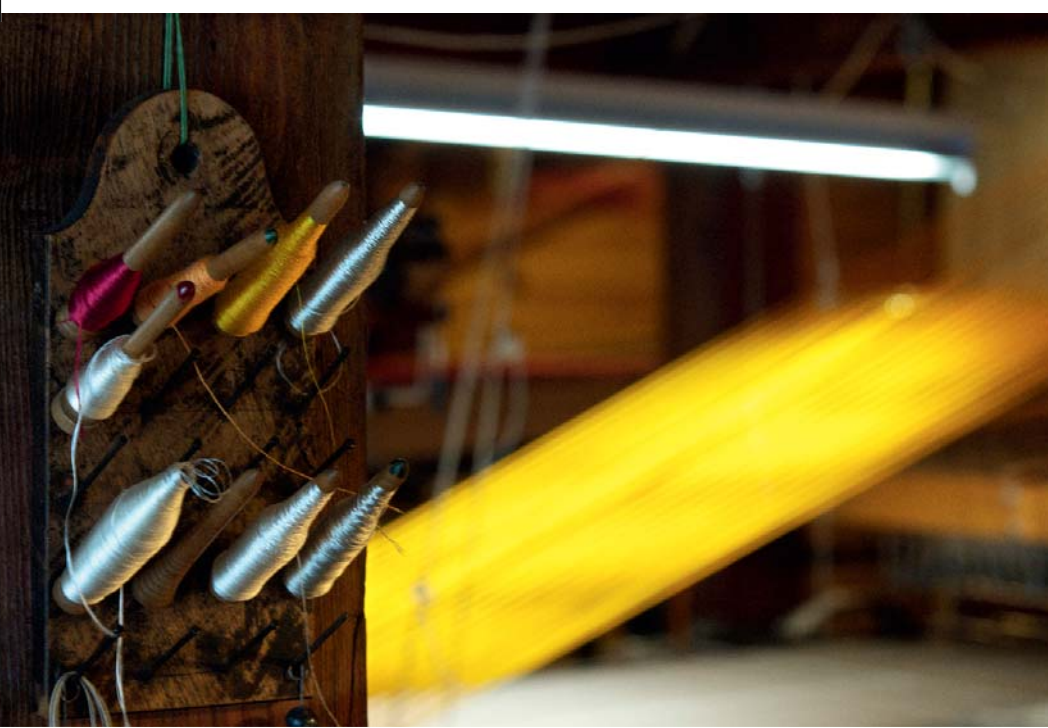


Tisseurs d'excellence

LOIRE. À mi-chemin entre Saint-Étienne et Roanne, sur les contreforts est de la plaine du Forez qu'on appelle « les Montagnes du Matin », des villages entiers résonnaient du bistanclaque caractéristique des métiers à tisser. Frappés de plein fouet par l'effondrement de la soierie lyonnaise qui avait fait jadis leur prospérité, ils ne sont qu'une poignée à avoir subsisté misant, chacun dans leur voie, sur une production haut de gamme et des marchés de niche étonnants. Reportage.



Aux établissements Denis (Montchal, Loire). Des métiers, alignés sous la lumière blafarde des néons, sortent quotidiennement des kilomètres de tissus. C'est le tissage en mode industriel. Ici, l'atelier est une usine et l'artisan un patron de PME ; celle-ci emploie 46 salariés... dans un village de 400 habitants.



Chez Franz Ippoldt, à Rozier-en-Donzy (Loire).
Dans la pénombre, l'éclairage précisément dirigé,
les fils de chaîne et les fils de trame s'entrecroisent
dans un ballet graphique pour donner naissance
à des pièces d'exception. L'artisan (artiste ?) travaille
pour l'Europe entière des châteaux et des musées.



À Rozier-en-Donzy (Loire), chez Gérard Compigne, l'un des trois derniers ateliers d'un village qui en a compté 150 au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Dans le vacarme assourdissant des métiers qui n'a pourtant rien d'une douce mélodie, les cadres de lisse dansent pour traduire le dessin et donner naissance au tissu.

Souvent, l'atelier ne dit pas son nom. Pas d'enseigne. Pas le moindre panneau. L'un des artisans nous a même prévenus : « Attention, ça ne ressemble ni à une usine, ni à un magasin. Mais rentrez quand même. » Ici, seul le bruit des métiers à tisser indique la bonne adresse, et encore. Assourdissant, il rebondit sur les façades, se projette de l'autre côté de la rue. À vous faire presque sonner chez les voisins d'en face. Jadis, dans la région, les villages tout entiers résonnaient du « bistanclaque », traduction onomatopéique du boucan émis par le mécanisme ensermé dans une armoire de bois. « Bis », à l'appui de la pédale, qui fait lever le fil de chaîne, « tan », dès que la navette, lancée à grande vitesse et portant le fil de trame, vient frapper le butoir, « claque » quand le peigne vient tasser ce même fil de trame. Le tout en un peu moins d'une seconde. « Des métiers ? Ici ? Monsieur, il y en avait dans toutes les maisons », affirme, Pierre Berchoux, 91 ans, dont 75 passés derrière un métier, bleu de travail avec son nom brodé sur la poche, fondateur et pilier du musée du Tissage de Bussières.

Une main-d'œuvre plus docile

Nous sommes sur le flan nord des monts du Lyonnais, à mi-chemin entre Saint-Étienne et Roanne, dans les Montagnes dites « du Matin », sur ces collines ainsi baptisées par les gens de la plaine du Forez qui, par-delà leurs contours, voient émerger le soleil levant. C'est ici que les donneurs d'ordre des grandes maisons lyonnaises ont trouvé parade à la révolte des canuts (1831), confiant aux paysans débrouillards le travail que leur refusaient les ateliers de la Croix-Rousse. Le tissage s'est alors développé en flèche dans ces campagnes qui n'en demandaient pas tant, les plus entreprenants sautant dans l'ascenseur social pour devenir à leur tour donneur d'ordre voire édifier des usines. Malgré l'effondrement du textile français, plusieurs artisans et industriels du tissage, en dignes héritiers, subsistent dans ce coin méconnu du département de la Loire ; ils sont concentrés dans une poignée de communes : Rozier-en-Donzy, Montchal, Cottance, Bussières, Panissières... Gardiens d'un savoir-faire séculaire qui fait le bonheur des grandes maisons de luxe, ils trouvent leur salut dans le haut de gamme et les marchés de niche.

Rozier-en-Donzy, un jour d'été, dans la bien nommée rue des Canuts. Les métiers résonnent dans ce bourg de silence où la majorité des actifs, chaque jour, s'en va travailler à la ville. Derrière un large bureau en bois aux tiroirs profonds, Gérard Compigne résume l'histoire de la maison ; c'est aussi celle de nombre d'ateliers. « Dans le coin, raconte Gérard, depuis le Moyen Âge, les paysans cultivaient

et tissaient le chanvre. » D'abord pour leurs propres besoins, ensuite pour en faire un commerce. Les toiles étaient vendues au marché de Panissières ou à Lyon. Au XVIII^e siècle, plus abondantes que la monnaie, elles servaient même à rémunérer les domestiques. Vinrent ensuite le lin puis la soie, en plein essor dans la cité des Gaules dès l'après Révolution française. Gérard Compigne

poursuit : « A la révolte des canuts, les donneurs d'ordre lyonnais sont venus chercher, à la campagne, une main-d'œuvre efficace car déjà rompue aux techniques du tissage, mais aussi plus docile et plus flexible. » Le mouvement s'est intensifié à partir de 1850, « date à laquelle les métiers en zone rurale deviennent plus nombreux que ceux installés dans Lyon intra-muros », note

Mireille Grivot dans un ouvrage sur l'histoire de la soie à Bussières¹. D'abord installés à domicile, les tisserands d'alors se sont regroupés en usines à l'arrivée des

1. *La soie, c'est notre muse - Le tissage de la soie à Bussières du Second-Empire au Front populaire*, de Mireille Grivot, réédité en juin 2013 par les Publications de l'Université de Saint-Étienne, 182 pages, 20 euros.

■ La spécialité du Tissage de Roziers est le velours Jacquard. Gérard Compigne, ici à l'œuvre sur un métier, travaille avec des sous-traitants qui le rasant, le teignent, le taillent et assurent le panage (pour coucher le poil). « Sauf que ces petites entreprises, une à une, ont tendance à disparaître, s'alarme-t-il : la chaîne de fabrication est en grand danger. »



premiers métiers mécaniques, à la toute fin du XIX^e siècle, lesquels étaient entraînés par des chaudières à vapeur. Avec l'électrification des villages – largement soutenue par les donateurs d'ordre lyonnais – ils ont peu de temps après suivi le mouvement inverse : ils sont revenus à la maison, installant leur métier dans « la boutique », certes sans salaire fixe ni la moindre protection sociale mais redevenant maître de leurs horaires et de leur rythme de travail. « Mon grand-père a monté son atelier en 1924, mon père a pris la suite », explique Gérard Compigne. « Moi, j'ai grandi au milieu des métiers. Après une école textile à Lyon et

« Mon grand-père a monté son atelier en 1924. Mon père a pris la suite. Moi, j'ai grandi au milieu des métiers. »

quatre ans à courir l'Europe au service après-vente d'un fabricant de métiers, je suis revenu travailler avec mon père de 1975 à 1990 ; j'ai repris l'atelier en 1990. » Dans nombre de villages des Montagnes du Matin, le tissage était l'activité majeure, souvent en complément de l'agriculture. Les chiffres impressionnent. À Panissières, on recensait au XIX^e siècle 650 fileuses de chanvre et 150 tisseurs ; 938 tisseurs à domicile en 1921 et encore 15 entreprises de tissage en 1980². À Bussières, en 1891 (un peu plus de 2 100 habitants à l'époque), 54 % des actifs travaillaient dans le tissage ; le village comptait 260 tisseurs à domicile en 1955. Plus largement, dans l'est Roannais et les Montagnes du Matin, Guy Brun et Elisabeth Baillon – auteurs d'une étude de conception et de faisabilité pour un musée de la Cravate à Panissières –, évaluent à 15 000 le nombre de métiers à bras en 1833, 30 000 en 1840, jusqu'à 80 000 en 1872³.

Un des derniers fabricants de velours de France

Et à Rozier-en-Donzy ? Des grandes armoires où sont stockées les archives de la société, Gérard exhume une feuille

volante, protégée d'une pochette plastique. « Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, annonce-t-il, il y avait encore 150 ateliers de tissage à Rozier [1 200 habitants à l'époque, environ] ; en 1972, il en restait 90. » Combien aujourd'hui ? « Il reste trois ateliers, et deux artisans qui travaillent seuls. » Pourquoi et comment la maison Compigne a-t-elle subsisté ? « Je ne sais pas », répond d'abord Gérard Compigne, dans une moue dubitative. Avant d'égrener un à un la liste des investissements et des efforts consentis pour se moderniser et décrocher de

nouveaux marchés. « Alors qu'on était sous-traitant pour la soierie lyonnaise, qui s'est définitivement cassé la figure dans les années 1990, on est devenu fabricant. » Une vraie remise en question : « On n'avait pas vraiment le choix, en l'espace de deux à trois ans, tous nos clients ont disparu ! » Le Tissage des Roziers – c'est le nom de l'atelier qui emploie six personnes – travaille principalement pour l'habillement féminin et vend ses deux collections annuelles à des créateurs, des grossistes et des sociétés de prêt-à-porter. Outre le

tissu Jacquard, c'est, avec Velours d'Urfé (Saint-Just-en-Chevalet, Loire), l'un des derniers fabricants de velours en France.

Fibres optiques

À la sortie de Rozier-en-Donzy, direction Montchal : neuf kilomètres d'une petite départementale bucolique. Carte d'identité : 460 habitants, un clocher, une équipe de basket en entente avec Violay, village de tisseurs jadis spécialisés dans les gazes à bluter qui équipaient les tamis des moulins à blé. « C'est à la sortie du village, vous ne pouvez pas nous

manquer. » Nous voici aux établissements Denis. Changement de dimension. Plus qu'un atelier : une vraie usine. Un hall d'accueil où scintillent les fibres optiques tissées maison. Des locaux administratifs au design contemporain. La visite guidée et commentée par le directeur général, Christian Denis, donne un aperçu du parc machines, performant sur toute la chaîne de fabrication : 48 métiers, 5 ourdissoirs pour préparer les fils de chaîne, une machine de découpe à ultrasons, une autre pour apprêter les tissus, une troi-

■ Deux générations en action aux établissements Denis : Bruno Denis (à gauche), petit-fils du fondateur, et Christian, son neveu, co-dirigent l'entreprise familiale qui n'a cessé de croître depuis sa création.

2. Source : *Étude de conception et de faisabilité pour un musée de la cravate*, Guy Brun et Elisabeth Baillon, janvier 1997.
3. *Op. cit.*





■ À la différence de nombre de ses collègues qui ont subsisté en créant leur propre collection, Pierre Montuy a choisi de rester sous-traitant. Pour ses clients, il confectionne du tissu d'habillement et de décoration avec des matériaux spéciaux comme paillettes, rubans, perles. « *Un boulot très technique, insiste-il, sur de petites séries, de l'épicerie.* »

sième pour les raser ; une unité de lissage avec deux stylistes et un dessinateur CAO⁴. Plus loin, un important stock de fils, un atelier d'échantillonnage, un espace de confection pour la réalisation de foulards et autres accessoires ; un laboratoire où s'alignent divers appareils capables de mesurer la tension, l'inflammabilité, la résistance à la lumière, le taux de gras... Et enfin un *show-room* lumineux, où l'on valorise la diversité des produits des établissements Denis & Fils.

Sécuriser la filière

André Denis n'était, en 1956, qu'un artisan tisseur à façon parmi beaucoup d'autres. Sauf que la petite affaire familiale installée à Montchal n'a cessé de croître, devenant à son tour donneur d'ordre et muant en une vraie PME. Parce que la

crise du textile français a affecté toute la chaîne de fabrication, la famille Denis l'a sécurisée, tant en amont qu'en aval. « *Nous avons rapatrié en interne nombre d'étapes hier sous-traitées et pris des participations dans plusieurs entreprises pour maîtriser la teinture, le moulinage [la soie, aujourd'hui importée de Chine, doit être moulignée pour être tissée], la*

Dans un laboratoire,
on teste la tension,
l'inflammabilité,
la résistance à la lumière,
le taux de gras...

création et le dessin, la confection. » Vingt-deux agents, dont un exclusif à Paris, commercialisent les deux collections annuelles à travers le monde (25 % du chiffre d'affaires est réalisé à l'export) et, depuis 2003, sur les salons du Textile à Paris, Shangai et New York. En 1956, André Denis travaillait seul dans sa maison de Montchal ; Denis & Fils édite aujourd'hui tous les mois 46 fiches de paie.

Le modèle dominant

Retour à Rozier-en-Donzy, rue du Pouet, au 117. Nous sommes chez Pierre Montuy. La jambe raide suite à une chute de vélo lors de la sortie dominicale, l'homme s'excuse d'emblée : « *C'est un peu le bazar, on est en plein déménagement.* » Il s'apprête à investir avec son parc machines et son équipe un nouveau

bâtiment plus grand et plus fonctionnel. Pierre Montuy, 56 ans, est le dernier tisserand à façon du village. Il n'est propriétaire que de son parc de machines. Le donneur d'ordre lui fournit, avec sa commande, un dessin, le fil de trame et le fil de chaîne qu'il installe sur ses métiers avant de les tisser. C'était le modèle dominant du tissage dans les Montagnes du Matin au XX^e siècle ; il s'est effondré avec le déclin de la soierie lyonnaise. Pierre Montuy, qui ne voulait pas devenir fabricant, s'est battu pour le conserver. « *Je ne me sentais pas une âme de créateur, je suis avant tout un technicien* », se justifie-t-il, lui qui est titulaire d'un DUT de génie mécanique. Et puis c'est l'histoire de cet atelier plus que centenaire, jadis tenu par son grand-père puis son père et son oncle. Il y est parvenu avec ses clients. Parmi eux,

un fabricant de tissus techniques et de décoration haut de gamme pour les chalets de montagne et une grande maison parisienne qui travaille pour le luxe et la haute couture et qui vend ses produits dans le monde entier. Cette dernière vient même d'investir massivement dans un site de logistique qui jouxte son nouvel atelier. « *Plus que des clients, affirme Pierre Montuy, ces gens-là sont devenus des amis.* »

Pour le prix de trois grosses berlines

En sortant de chez Pierre Montuy, il suffit de traverser la rue pour frapper à la porte de Franz Ippoldt. La poignée de main est franche, le sourire généreux... et l'accent prononcé. Franz est autrichien. Après ses études de tissage, il a emmagasiné quatre ans d'expérience en Italie... avant de venir s'installer à

4. CAO : Conception assistée par ordinateur.



■ En chaussettes, Franz Ippoldt pilote sa machine de collection : un métier à bras tel qu'on les fabriquait fin XVIII^e - début XIX^e siècle, pour tisser les velours de soie unis en teinture naturelle.

■ À gauche : deux pièces rares parmi celles qui sont sorties de ses métiers : des tissus brochés pour bordures et recouvrement d'un fauteuil Marie-Antoinette estampillé Jacob. Un travail d'une minutie et d'une technicité extrêmes... pour le prix de trois grosses berlines allemandes.

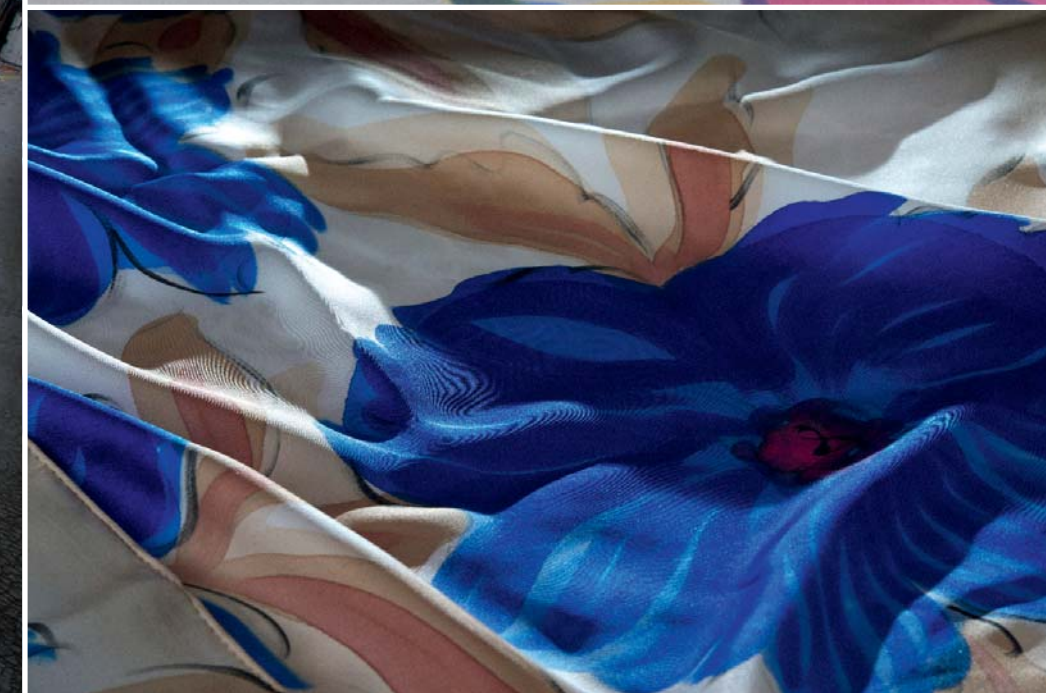
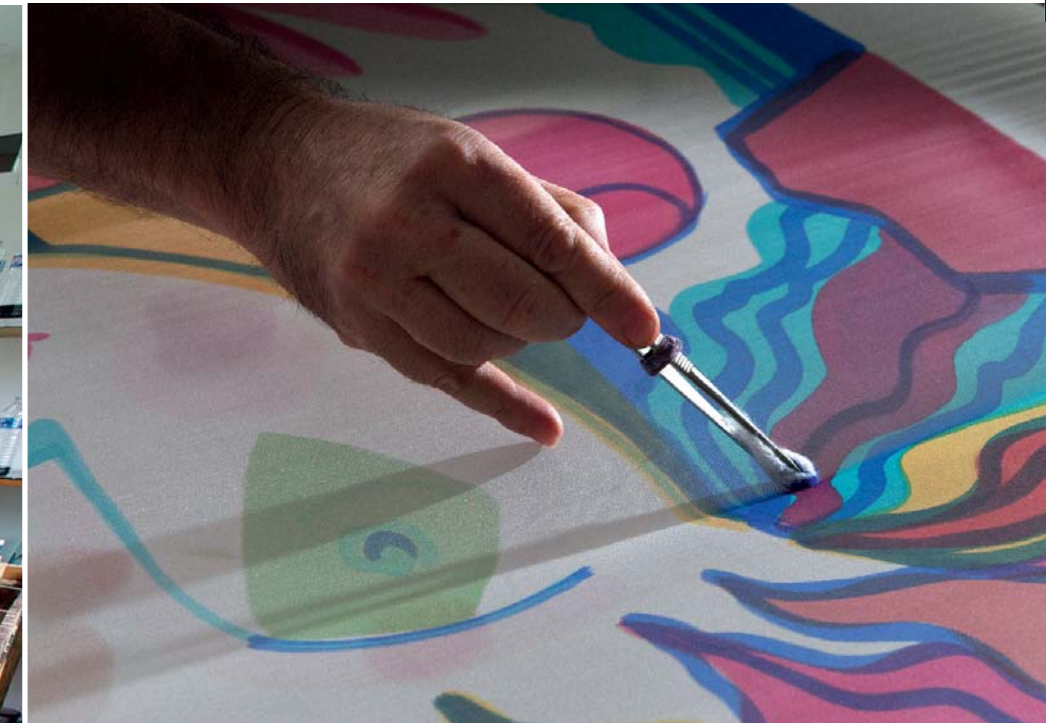
5. Tissus présentant des motifs décoratifs en relief.

Rozier-en-Donzy, en 1995. « *En Autriche, il y a un savoir-faire dans le tissage, raconte-t-il, mais pour la soie, c'est ici que ça se passe.* » Après avoir travaillé un peu pour la haute couture, Franz Ippoldt s'est spécialisé dans la restitution de tissus historiques pour les musées, les châteaux ou les grandes administrations, pour la plupart antérieurs à 1800. Passionné d'histoire, il dit « *lier l'utile à l'agréable* ». Son activité ? Une tenture murale tout en soie pour le château royal de Varsovie ; des brocarts, étoffes de soie brochées d'or, pour le château résidentiel du duc électeur de Saxe à Dresde ; un velours jardinière avec des fils d'argent, offert par le duc de Bavière au roi de Pologne... Son matériel ? Des métiers à bras qu'il monte, bricole, adapte à chacune des pièces d'exception qu'on lui commande, et dont certaines lui réclament des mois de recherche et des années de travail. « *Apprendre à travailler comme avant, dit-il, aide à mieux interpréter le projet*

qu'on te confie. Tant que tu n'as pas touché du doigt la complexité de la technique, tu ne peux pas saisir la subtilité du dessin. » Ainsi, Franz Ippoldt a recomposé un velours 100 % lamé or de la fin XVIII^e pour le château du duc de Bavière à Nymphenburg, près de Munich : cinq ans de travail depuis les premiers contacts en 1999 jusqu'à sa livraison en 2002, pour soixante mètres linéaires sur 54 centimètres de large. « *Ce projet a réclamé des mois d'étude et de concertation avec des historiens pour choisir la bonne contexture et la gamme chromatique* », résume-t-il. Autre commande marquante : les bordures et le recouvrement d'un fauteuil Marie-Antoinette estampillé Jacob, offert par un mécène au château de Versailles pour le prix de trois grosses berlines allemandes. « *Ce qui coûte cher, dans ce type de réalisation - des tissus brochés⁵ - c'est le temps de recherche et la préparation du métier que je remonte entièrement pour obtenir l'exacte croisure et une parfaite proportion d'articulation des dessins.* »

« Apprendre à travailler comme avant, dit Franz Ippoldt, aide à mieux interpréter le projet qu'on te confie. Tant que tu n'as pas touché du doigt la complexité de la technique, tu ne peux pas saisir la subtilité du dessin. »

Jusqu'aux rideaux de la Maison Blanche
Compigne, Denis, Montuy, Ippoldt... Quatre exemples des survivants du tissage dans les Montagnes du Matin. Équipés pour la petite série, « *l'épicerie* », comme l'appelle Pierre Montuy, tous chassent les marchés de niche. Gérard



■ Trente ans au pinceau

Daniel Vial ne tisse pas, il ennoblit. À 61 ans, il a accompli son rêve, celui qu'il caressait secrètement alors qu'il embauchait quotidiennement à son poste d'agent de maintenance dans une usine de Montrond-les-Bains (Loire) : vivre du pinceau. Depuis trente ans, sa main experte ne court pas sur des toiles (même s'il en réalise quelques-unes à temps perdu) mais sur des étoffes de soie ou de velours. Au début des années 1980, Daniel a d'abord travaillé pour les grandes maisons lyonnaises. Comme ça marchait fort, il a embauché une première personne puis une deuxième et racheté à Rozier-en-Donzy l'atelier d'ourdissage d'une ancienne coopérative ouvrière. À la fin des années 1990, la soierie lyonnaise a périclité : « *en l'espace de deux ans, un monde s'est effondré* ». Daniel Vial a dû licencier. Désormais, il travaille seul en écoutant France Inter, dans ce grand

atelier ou trône un plan de travail de huit mètres de long. L'homme, qui a aussi touché à la BD et au livre de conte, dit peindre tout le temps, « *comme un musicien fait ses gammes* ». Il crée ses dessins, compose ses couleurs à l'aide de peintures en poudre, tirant ses dosages de jaune, rouge, vert, marron et bleu à l'aide de seringues. Et les applique sur foulards et autres châles qu'il commercialise en son nom via un réseau de boutiques. Un petit cinquième de son chiffre d'affaires provient de prestations de service pour les maisons de luxe, 80 % avec ses propres produits. « *Travailler pour de grands noms*, dit-il, *c'est flatteur, mais ça ne fait pas bouillir la marmite*. » L'Estampille, c'est le nom de son atelier, arbore depuis 2007 le label « *Entreprise du patrimoine vivant* ».

• **L'Estampille**, atelier de Daniel Vial, route des Montagnes-du-Matin, 42 810 Rozier-en-Donzy. Tél. : 04.77.28.06.14.

■ Daniel Vial a investi les anciens locaux d'une coopérative ouvrière de tissage à Rozier-en-Donzy. En sortant de chez lui, écharpes, carrés, mousselines de soie, deviennent autant de pièces uniques magnifiées par la main de l'artiste.

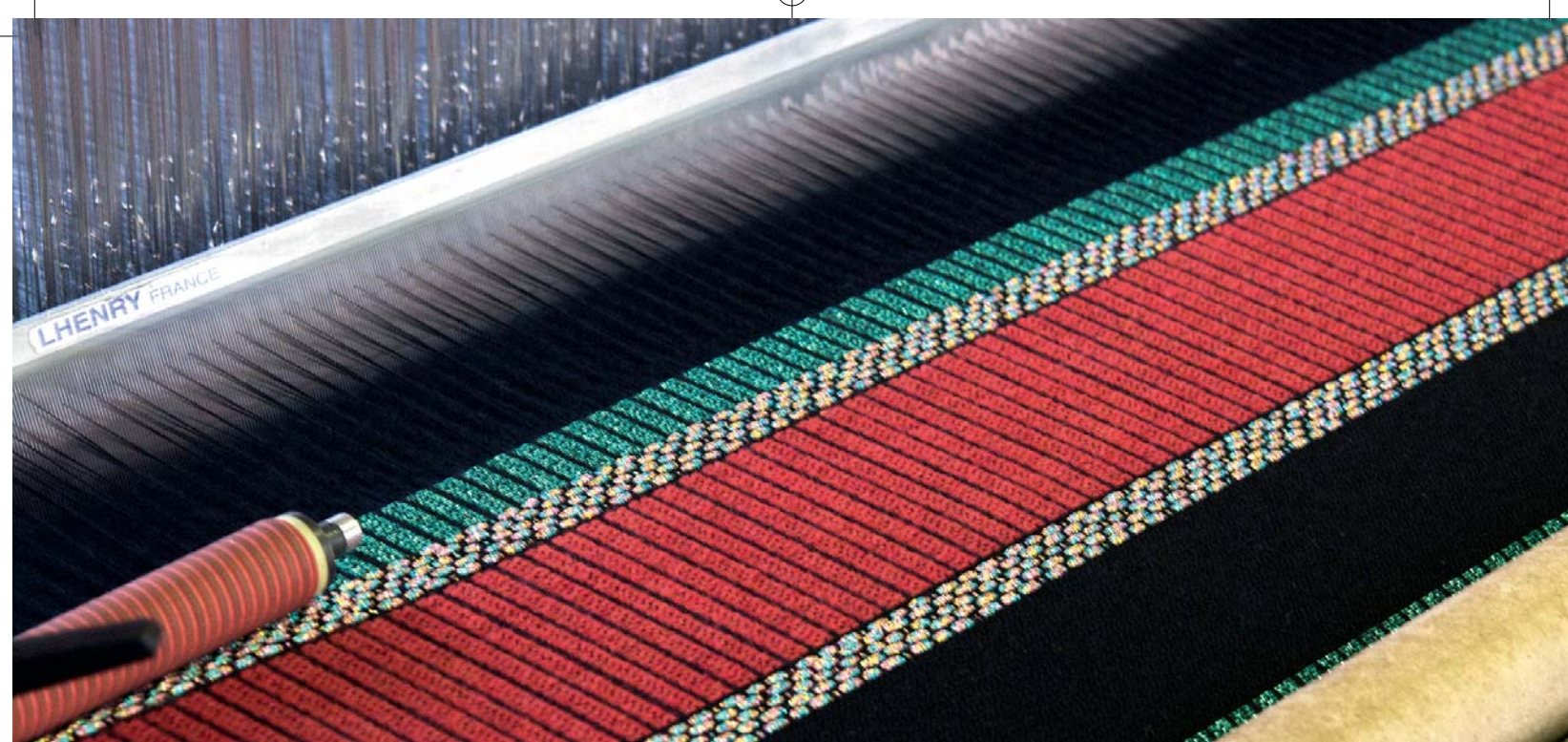
Compigne a sorti des tissus pour orner les skis haut de gamme de Salomon, les établissements Denis ont tissé les fibres optiques qui illuminent le plafonnier des BMW et les doublures pour bagages griffés du logo d'une célèbre maison de luxe. Daniel Vial, peintre sur soie (voir notre encadré) a décoré quinze étoffes de soie pour des sacs Berluti, le luxueux fabricant de chaussures qui ne voulait pas voir partir ses clients avec un vulgaire sac plastique ! Et il y en a d'autres. À Rozier-en-Donzy, Alain Vivier-Merle s'est spécialisé dans les rubans pour les groupes folkloriques, les tissages Trottet-Grange, outre une activité à façon, ont développé des tissus industriels : moustiquaires, filets anti-envol ou de protection contre la grêle, pare-neige, bâches de piscine. À Bussières, ATBC, Atelier de Tissage de Bussières et de Challes, filiale du groupe

Hermès, emploie quarante salariés dans la soierie haut de gamme. À Violay, Linder fabrique des voilages. À Panisnières, les établissements Dutel confectionnent des tissus pour cravates et écharpes haut de gamme ; Granjard-Sotexpro est spécialisé dans les tissus ininflammables. Dans cette même commune, Tassinari & Chatel (groupe Lelièvre), spécialisé dans la soierie d'ameublement et dont on retrouve des tissus dans la chambre de Louis XIV à Versailles, a réalisé les rideaux or d'East-Room, la salle d'apparat de la Maison Blanche. Rien de moins.

Le made in France a un avenir

Le tissage a-t-il un avenir dans la Loire ? Oui, à en croire Christian Denis : « *Nous capitalisons sur le made in France et nous sommes très sollicités pour cela*. » À tout juste 60 ans, Gérard Compigne se

Les Montagnes du Matin restent un écrin de savoir-faire et de technicité. N'est-ce pas ici qu'ont été tissés les rideaux de la Maison Blanche ?



prépare à transmettre. Emmanuel Périat, 42 ans, prendra sa succession en fin d'année. École de tissage à Roanne, BTS Textile à Lyon Diderot puis dix ans d'expérience dans une société qui produisait du tissu pour chemise, c'est surtout un enfant du pays... issu d'une famille de tisseurs. « Pour moi, dit-il, l'avenir de nos entreprises se joue dans le dessin très haut de gamme et le tissu technique. » Il vient de déposer le brevet d'un tissu de filtration pour l'air et l'eau. Chez Christian Denis, la troisième génération est entrée dans

l'entreprise. Bruno Denis, petit-fils du fondateur André Denis, co-dirige la société avec son oncle Christian. Il a débuté en 1995 derrière les machines et manage désormais l'équipe commerciale. Quant à Franz Ippoldt, il souhaiterait plus que tout, à 48 ans, commencer à former un jeune capable de lui succéder. Paradoxalement, toutes les offres d'emploi dans le secteur du textile ne sont pas pourvues. « 18 personnes sortent chaque année du lycée Diderot à Lyon [BTS textile] et une vingtaine d'ingénieurs de l'Itech à Roanne

■ Chez Pierre Montuy, un tweed fantaisie en cours de tissage.

mais les demandes des entreprises sont largement supérieures », affirme Roger Barbier, qui préside l'association Les Amis du musée du Tissage à Bussières. Dans les paisibles villages des Montagnes du Matin, en ce début de XXI^e siècle, on n'entend plus le « bistanclaque » des métiers à bras. Mais le « tchacapan » des métiers mécaniques, lui, n'a pas fini de faire trembler les murs. ■

Pour en savoir plus

À Bussières, un musée vivant

À Bussières, le musée du Tissage et de la Soierie est né en 1977 d'une prise de conscience. « Les maisons se vidaient, on jetait les métiers au feu ; je me suis dit qu'un jour, on n'aurait plus rien », se souvient Pierre Berchoux. À 91 ans, l'homme a passé sa vie dans les fils, d'abord à Lyon puis à Bussières, au hameau de Fenêtre. Du musée, il est le fondateur. Aujourd'hui installé dans les locaux d'une ancienne usine (de tissage bien sûr, les établissements Braud), sur une place réaménagée par la commune et baptisée Vaucanson, du nom de l'inventeur du premier métier mécanique, il présente l'histoire et l'évolution des techniques dans les Montagnes du Matin de 1850 à nos jours. Pour illustrer le propos : dix machines, du premier métier à bras au dernier appareil à air comprimé, qui fonctionne sans navette et capable de tourner à 800 coups minutes. « Tous sont en état de marche », insiste le président de l'association, Roger Barbier,

« C'est un musée vivant. » Des bénévoles, pour la plupart d'anciens tisseurs, se chargent de les faire tourner au premier rang desquels le doyen Pierre Berchoux, toujours précieux dans le réglage des métiers Jacquard. Le musée propose régulièrement des animations, notamment autour de la soie (son origine, l'élevage des vers, le tissage des fils de soie tirés des cocons...) et, chaque année, plusieurs expositions temporaires.

- Musée du Tissage et de la Soierie, place Vaucanson, 42 510 Bussières. Tél. : 04.77.27.33.95. Site : www.museedutissage.com/

Panissières a aussi son musée

Considérée comme la capitale de la cravate, la commune de Panissières a, elle aussi, cherché à sauvegarder son patrimoine. Le musée de la Cravate et du Textile des Montagnes du Matin, installé dans une ancienne manufacture de linge de table, s'appuie sur l'outillage technique pour raconter l'histoire du tissage



■ Roger Barbier lors d'une animation sur la soie au musée de Bussières.

à Panissières, celle des paysans tisseurs et des marchands de toile. Les collections du musée donnent à voir des gazes à bluter, des damassés, des pièces de soierie et... plus de mille cravates !

- Musée de la Cravate et du Textile des Collines du Matin, 7, rue Jacquard, 42 360 Panissières. Tél. : 04.77.26.23.46.